

M. DE KUHLMANN A-T-IL APPORTÉ UN ULTIMATUM A BREST-LITOVSK?

EXCELSIOR

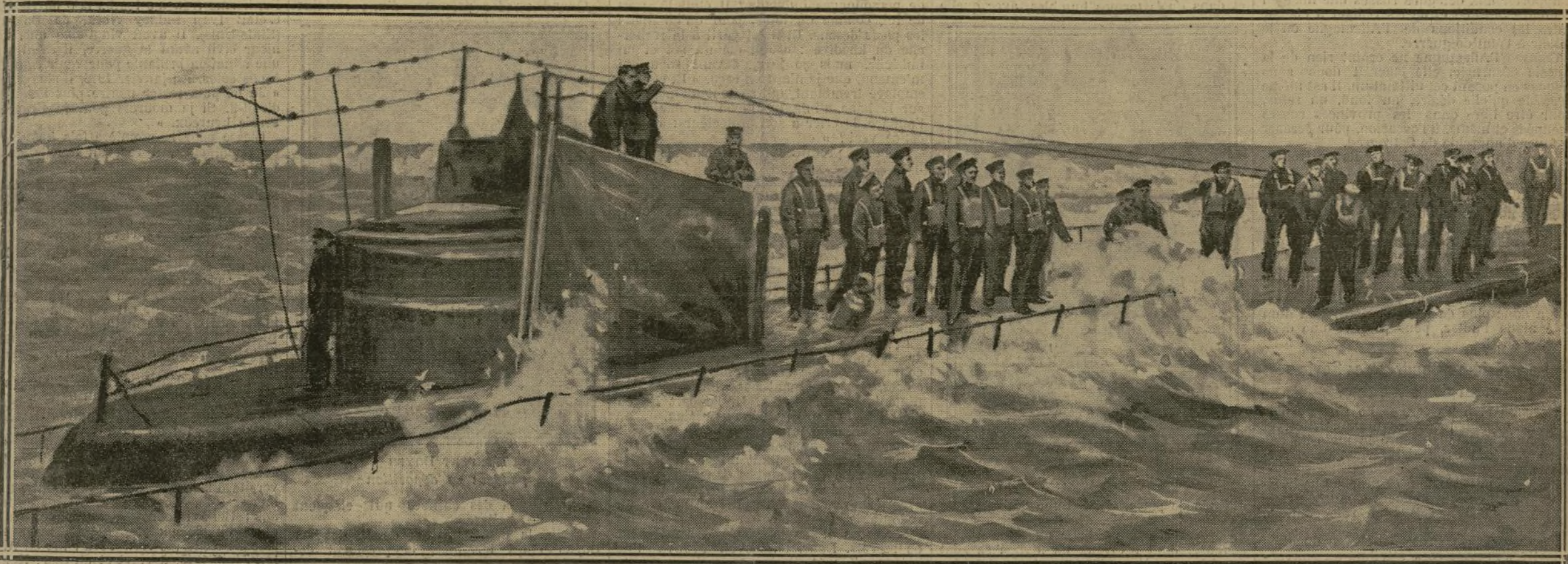
9^e Année. — N° 2.640. — 10 centimes. — Etranger: 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. — NAPOLÉON.

Mercredi
6
FÉVRIER
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone: Gutenberg 0273 - 0275 - 1500
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS:
France: 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger: 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ: 11, B^{is} des Italiens. Tél.: Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE FONDATEUR ::

L'ÉQUIPAGE D'UN SOUS-MARIN ALLEMAND SE REND A DES AMÉRICAINS

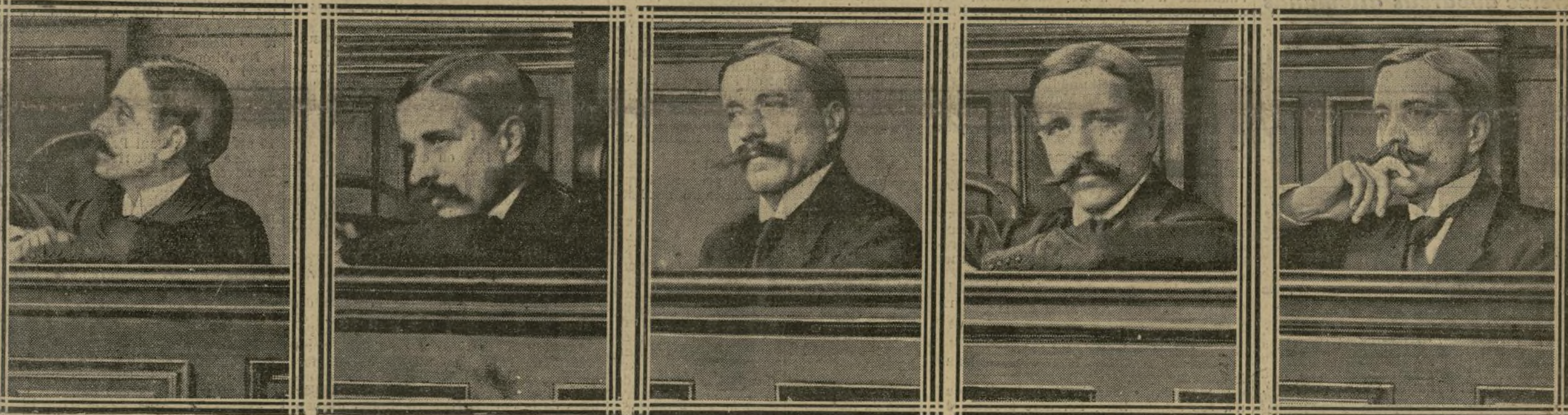


ATTEINT PAR LES TORPILLEURS "FANNING" ET "NICHOLSON", LE SOUS-MARIN — SON ÉQUIPAGE RÉUNI SUR LE PONT — VA SOMBRER

Habitué à la lutte invisible, ils se montrent et demandent merci à l'heure où le danger les menace. Notre photographie représente l'équipage d'un sous-marin allemand atteint dans ses œuvres vives par les torpilleurs américains "Fanning" et "Nicholson". Les

hommes du bord ont passé leur ceinture de sauvetage et n'ont plus rien de belliqueux. Au moment, d'ailleurs, où les secours s'organisaient, le sous-marin coula, rejetant à la mer tout l'équipage, que l'on voit ici au complet sur le pont du bâtiment ennemi.

DIX ATTITUDES DE BOLO : IL ÉCOUTE ; IL RÉPOND



ARROGANT

SOURCIS

ATTENTIF

INDIFFÉRENT

MEDITATIF

Ces photographies ont été faites tandis que, tour à tour, le colonel Voyer, le lieutenant Mornet et l'expert Doyen prenaient la parole.



— Je suis parti en Amérique pour faire des achats de papier.

— Ce n'est pas que je veuille omettre ce passage, mais je ne peux pas le lire.

— Je me suis dit: « Toi, Caillaux, tu ne m'auras pas!... »

— Je ne garde jamais de reçu des sommes que je dépose dans une banque.

— Comment, ai-je dit à Pavenstedt, vous, un Boche, vous buvez à notre santé?

Ces photographies ont été prises cependant que Bolo lisait sa défense concernant l'argent d'Amérique ou répondait aux accusations du lieutenant Mornet et de l'expert Doyen. A la deuxième audience, Bolo pacha lit, d'une voix terne, monotone, les notes rédigées dans le silence de sa cellule, au sujet des sommes reçues en Amérique par l'intermédiaire de banquiers allemands. Son système est le même que la veille: on l'a joué, on lui a tendu un piège. Mais l'expert Doyen, pièces en mains, a démontré que l'accusé n'ignorait pas l'origine de l'argent qu'il venait chercher auprès de Pavenstedt. Ces millions devaient servir à l'achat d'un quotidien important. Et Bolo n'a rien trouvé à dire.

UN ULTIMATUM DE M. KUHLMANN AUX RUSSSES ?

L'Allemagne aurait mis les maximalistes en demeure de céder ou de rompre.

A Berlin, on garde le silence sur les négociations de Brest-Litovsk. Y a-t-il suspension ou rupture ? Il est plus probable que les pourparlers ont repris. Mais ils auront repris pour permettre à M. de Kuhlmann d'apporter aux délégués russes une mise en demeure absolue et de les obliger à choisir entre les conditions de l'Allemagne ou le retour à l'état de guerre.

Comme l'Allemagne ne craint rien de la Russie désarmée, elle jouerait donc sans risques en posant cet ultimatum. Il est même possible qu'elle désire, au fond, un refus, pour être libre dans les provinces russes occupées et même, à l'occasion, pour écraser le foyer d'anarchie de Petrograd.

Quant aux maximalistes, ils se trouveront dans une situation embarrassante. De toute façon, leur responsabilité est lourde. S'ils acceptent les conditions de l'Allemagne, l'opinion publique les accusera d'avoir signé une paix honteuse. S'ils les rejettent, les socialistes révolutionnaires leur reprocheront de n'avoir pas su faire la paix et de n'avoir pas tenu leurs promesses.

En tout cas, l'armistice expire le 14 et il doit être dénoncé sept jours à l'avance. Il n'y a donc plus de temps à perdre, ni d'un côté ni de l'autre, pour prendre une décision. — J. B.

Le troisième Congrès des Soviets vient de se terminer

PETROGRAD, 5 février. — Le Congrès des Soviets, organisé par les maximalistes, et où ceux-ci s'étaient assurés la majorité par leurs procédés arbitraires, vient de se terminer.

La *Novoba Jisa* note à ce propos que la situation n'en est aucunement changée et que ce congrès n'a pas joué un rôle politique sérieux.

Le congrès a décrété l'abolition du qualificatif « provisoire » attribué au gouvernement, afin de constater la nature permanente du gouvernement des ouvriers et paysans.

Le comité exécutif central a élu trois cents membres, dont cent soixante bolcheviks, cent vingt-cinq socialistes révolutionnaires de la gauche, trois anarchistes et dix-sept membres appartenant à des partis divers.

Nos avions descendent treize appareils allemands

(Officiel). — Dans la journée du 3 février, profitant du beau temps, notre aviation de chasse a fait preuve d'une heureuse activité. De véritables batailles aériennes ont été livrées par nos pilotes aux escadrilles allemandes, très avant dans les lignes ennemies.

Quatre appareils allemands ont été abattus à la suite de combats et cinq autres sont tombés gravement endommagés et probablement détruits.

M. Mourier, député du Gard, succède à M. Justin Godart au Service de Santé

« Travailler : tel est mon programme », nous a dit le nouveau sous-secrétaire d'Etat.

Ainsi que nous le faisons prévoir hier, M. G. Clemenceau, président du Conseil, a désigné M. le docteur Mourier, député du Gard, pour remplacer M. Justin Godart au sous-secrétariat d'Etat du Service de Santé.



M. MOURIER (Phot. Henri Manuel.)

M. Mourier est né à Vézénobres (Gard) le 8 octobre 1873. Il est docteur en médecine. Depuis les élections législatives de 1914, il représente à la Chambre la 1^{re} circonscription d'Alais. Il est inscrit au groupe radical-socialiste et fait partie de la commission de l'armée. Il a la réputation d'un homme d'initiative, qui ne recule pas devant les responsabilités. Il a déjà attaché son nom à la loi visant une utilisation rationnelle des effectifs. Aussi M. Painlevé n'hésita-t-il pas, lorsqu'il constitua son cabinet, à le nommer sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, chargé du service des effectifs. Dans ce poste délicat, M. Mourier fit preuve d'une activité remarquable, fournissant de quinze à seize heures de travail par jour. Préchant d'exemple, c'est dans son entourage immédiat qu'il commença à appliquer la loi dont il avait été le promoteur.

Le nouveau sous-secrétaire d'Etat va-t-il accomplir des réformes immédiates dans les services dont il vient d'assumer la haute direction et quelles sont-elles ?

Telle est la question que nous lui avons posée, hier après-midi, dans les couloirs du Palais-Bourbon.

M. Mourier s'est aimablement prêté à notre interview.

— Mon programme est bien simple, nous a-t-il dit : « Travailler. Pas de paroles, des actes. Mettre de l'ordre là où il n'y en a qu'il n'y en a pas. Un seul souci : l'amélioration du sort de nos vaillants et chers blessés. » — E. C.

50 CENTIMES LA LEÇON D'ANGLAIS

BOLO DEVANT LES JUGES

On interroge Porchère, puis Bolo s'explique sur l'argent d'Amérique

Le pacha ne peut répondre à l'accablante déposition de l'expert Doyen

— Accusé Porchère, levez-vous ! Aujourd'hui, c'est par le compare, le domestique, le factotum de Bolo pacha qu'on commence. Le principal clerc Porchère n'est que cela, pas autre chose. L'accusation n'est pas seule à le dire : il est le premier à l'avouer, et dans quels termes humbles, avec quelle



PORCHÈRE pendant son interrogatoire

attitude de pacha. Cet homme de cinquante ans, au visage pâle, décoloré, qui a passé une partie de sa vie dans une étude poussiéreuse, dont les yeux de myope se sont penchés sur les grimoires, les actes, les papiers timbrés, a conservé vis-à-vis de la fortune, de la considération sociale, une sorte de respect superstitieux, mystique. Il parle de l'argent comme il parle de Dieu,

du même air dévot et confit. Que lui reproche-t-on ? D'avoir fait plusieurs voyages en Suisse ? Mais pouvait-il refuser l'ordre qui lui était donné ? Est-ce qu'il aurait osé émettre la moindre objection, devant Bolo pacha, le conseiller des souverains, l'ami de tant de personnages influents ? Il était là, près de lui, comme un tapis, pour qu'on mette les pieds dessus. Et il est parti à la recherche du khédive : « J'ai été un sol et un imbécile, mais je jure, devant Dieu qui m'entend, que je n'ai rien reçu. » Et ce vieil employé tremblant, qui se sent maintenant, sur le banc d'infortuné, l'égal du maître, a l'audace de crier à son protecteur : « Bolo, est-ce vrai ? »

Pour la première fois, il n'a pas dit : monsieur.

Aussi, il faut entendre avec quel mépris Bolo lui répond :

— Porchère ne pouvait rien me refuser, dit-il : il n'avait qu'à m'obéir.

Et l'humble expert, comme il s'appelle, n'ose lever les yeux : il continue de trembler, tout effaré de sa témérité, tandis que son patron parle, explique, ergote, cite sa fortune fabuleuse, accuse Pavenstedt, l'agent d'Amérique, de mensonge, de calomnie.

Et Bolo pacha litait encore son papier de sa voix terne, monotone, embrouillant comme à plaisir ses combinaisons financières, s'interrompant pour lancer ses boniments de camelot, si M. l'expert Doyen n'était venu faire sa démonstration.

Et quelle démonstration ! On pouvait croire que cet homme correct et froid, à la barbe grisonnante, allait aligner des chiffres, comme des pommes dans un panier, sans y prendre le moindre intérêt. Dès les premières phrases, on sentit un maître, un redoutable magicien pour lesquels les consciences et les coffres-forts n'ont point de secrets. Donc, M. Doyen prouva que Bolo avait : 1^o dissipé la majeure partie de l'argent de sa femme ; 2^o fait de mauvaises opérations ; 3^o sollicité des fonds allemands. Les explications étaient si nettes, si claires, qu'en un autre lieu on eût

applaudi le conférencier. Mais la vie d'un homme était en jeu. On ne l'oubliait pas, et quand M. Doyen s'approcha, à pas mesurés, comptés, du conseil pour mettre sous ses yeux les documents officiels américains, il courut dans la salle un frémissement.

Quand on les prononce d'une certaine



L'EXPERT DOYEN pendant sa déposition

façon, il y a des chiffres qui claquent comme des balles.

Enfin, la démonstration de M. l'expert Doyen étant terminée, le président demanda :

— Bolo, avez-vous quelque chose à dire ? L'accusé répondit, avec le geste las d'un joueur après une partie perdue : — Non.

Jean VIGNAUD

La deuxième audience

Le conseil fait son entrée dans la salle l'audience à une heure, exactement. On avait annoncé pour aujourd'hui, après l'interrogatoire de Porchère, l'audition d'un certain nombre de témoins ; mais il apparaît comme de toute évidence que la seule déposition de l'expert Doyen tiendra toute la dernière partie de cette audience.

C'est tout d'abord M. Marcel Héraud qui, avant qu'on ne procède à l'interrogatoire de son client, fait poser à Bolo quelques questions.

— A quelle époque, demande M. Héraud, Bolo a-t-il été nommé pacha ?

— Le 14 septembre 1914, à Constantinople, répond l'ami de l'ex-khédive.

Bolo doit cependant convenir que sa nouvelle dignité n'avait point ému M. Caillaux, ainsi qu'en atteste la lettre de l'ancien président du Conseil dont le lieutenant Mornet donna lecture.

— Pour Dieu, mon cher ami, lui écrit-il, quittez le pacha qui vous couvre de ridicule.

Interrogatoire de Porchère

— Accusé Porchère, levez-vous, ordonne le colonel Voyer.

D'une voix tremblante d'une émotion que n'a pas connue Bolo, Porchère proteste de son innocence :

— Je jure devant Dieu et devant les hommes, dit-il, n'avoir jamais pactisé avec notre lâche ennemi.

— Je ne pouvais refuser à Bolo de me rendre en Suisse afin de pouvoir le renseigner sur l'ex-khédive. Je le devais par reconnaissance pour les services qu'il m'avait précédemment rendus. D'ailleurs, Bolo ne jouissait-il pas des plus hautes amitiés, et rien ne pouvait me laisser croire un instant que ses agissements pouvaient être suspects.

— Je n'ai jamais touché d'autre somme que 200 francs pour mes frais de voyage en Suisse où, ouvertement, sans me cacher le moins du monde, je m'informai de la résidence d'Abbas-Hilmi. J'ai été un sol, un imbécile, mais je n'ai, ni de près ni de loin, participé aux menées souterraines. Est-ce vrai, Bolo ?

Porchère reprend avec force :

— Je suis allé en Suisse pour rendre service à Bolo, que je n'ai pas vu coupable. C'est peut-être une imprudence ; j'ai agi par peur et par reconnaissance.

Le lieutenant Mornet s'adressant à l'accusé :

— Voyons, Porchère, dit-il, vous avez été principal clerc pendant vingt ans, chef de contentieux, homme d'affaires expérimenté, expert près le tribunal de la Seine, et il vous a semblé tout naturel d'envoyer en Suisse, en Italie, des télégrammes chiffrés, dans un langage conventionnel ?

— J'ai cru qu'il n'était question que d'intérêts commerciaux.

— Il y avait donc là du commerce avec l'ennemi ?

— Les relations de l'ex-khédive ne m'ont pas paru suspectes, je le savais ennemi de l'Angleterre et nullement de la France.

— Un ennemi de l'Angleterre est aussi un ennemi de la France, ponctue énergiquement le lieutenant Mornet.

M. MARCEL HÉRAUD. — D'autres que Porchère ont eu des relations avec Bolo. Vous n'arrêtez pas cependant tout Paris.

LE LIEUTENANT MORNET. — Peut-être une partie. (Rires dans l'auditoire.)

Bolo se lève pour répondre à Porchère :

— Porchère, dit-il, veut paraître en connaissance bien plus qu'il en a jamais eue. La vérité est plus simple. Porchère qui me devait sa nomination d'expert ne pouvait me refuser de se rendre en Suisse. Et il n'y pouvait soupçonner aucun mal pour la raison qu'il n'y en avait aucun. Les télégrammes n'avaient aucune importance.

LE LIEUTENANT MORNET. — Mais dites-nous donc pourquoi vous ne les receviez pas vous-même ?

— Demandez-le à Cavallini. C'est lui qui a inventé le langage conventionnel, dont les noms étaient tous italiens.

Quant à mes relations avec le khédive, tout le monde les connaissait : M. Poincaré, M. Delcassé, l'ambassadeur d'Angleterre. Je ne m'en suis jamais caché.

La tentative d'achat du *Figaro* par Cavallini n'aurait été, au dire de Bolo, qu'une manœuvre de Cavallini et de Yousouf Sadiq pour perdre le pacha dans l'esprit d'Abbas-Hilmi, celui-ci étant d'un naturel très méfiant.

M. Albert Salle interrompant :

— Voilà, dit-il, l'intérêt primordial qui démontre la nécessité d'entendre l'ex-khédive et Sadiq pacha.

LE LIEUTENANT MORNET. — Ils peuvent venir, ils prendront le chemin de la Santé... Bolo aborde enfin les faits d'Amérique.

— Parti en Amérique afin d'acheter du papier pour le compte de M. Charles Humbert, j'aurais mieux fait, ce jour-là, de me casser une jambe. La banque Périar avait accepté ma signature pour un million. Pavenstedt affirme n'avoir jamais reçu le télégramme que j'ai expédié à ce sujet à la banque Amisk. Pendant vingt jours que j'ai passés auprès de Pavenstedt, il a joué la comédie de la haine contre l'Allemand. Jamais il ne m'a parlé de Bernstorff. C'est lui qui a fabriqué les télégrammes américains accusateurs.

Et Bolo discute les dates des messages interceptés.

— Le 4 mars, dit-il, j'avertis la banque Morgan de l'envoi d'un million. D'après Pavenstedt, je n'aurais pu le faire qu'après la réponse de Bernstorff. Or, celle-ci est du 6, alors que moi j'ai écrit le 4.

— Et comment croire que Pavenstedt m'aurait remis dix millions sans le moindre contrat, ni le moindre bout de papier ?

Bolo poursuit sa lecture par l'examen du texte même des télégrammes.

— Pavenstedt, dit-il, prétend que la haute personnalité politique, c'était moi, Bolo. Il y a de quoi rire !

— Dans le second télégramme, von Jagow parle des difficultés d'envoyer des fonds en Amérique, alors que Bernstorff possède 250 millions pour sa propagande.

Quant au mot de passe « Saint-Régis », c'est encore là une machination inutile... Et pourquoi le télégramme du 31 mai donne-t-il le nom de Bolo ? Il était si simple de garder le langage conventionnel si j'étais un bon serviteur de l'Allemagne...

Telle est du moins la thèse de l'accusé.

Les contradictions du pacha

Le colonel Voyer reprend l'interrogatoire de Bolo sur des points précis dont il souligne les contradictions.

Au début de l'instruction, Bolo affirmait qu'en 1914, avant les hostilités, sa fortune s'élevait à six millions, était à la banque d'Anvers, d'où elle passa à la banque Amisk. Des opérations heureuses auraient rapidement porté cette fortune à dix millions.

Dès que Bolo fut arrêté, à la suite des câblagrammes américains, il déclara que c'est seulement en mars 1915 que les fonds furent transférés en Amérique.

On ne trouve aucune trace de la fortune de Bolo à Anvers avant la guerre. ni virement depuis. En revanche, les dix millions envoyés de la Deutsche Bank à Hugo Schmidt sont remis à Bolo par la Banque royale du Canada, qui les avait reçus de la banque Amisk.

Bolo. — Tout cela, c'est Hugo Schmidt qui le dit.

Bolo déclare n'avoir point de reçu des sommes déposées dans les banques, afin d'échapper à l'impôt sur le revenu, et il ajoute : « Je ne suis dit : « Toi, Caillaux, tu ne m'auras pas ! »

M. ALBERT SALLE. — Je mettrai en doute l'authenticité des documents d'Amérique. Quant à la haute personnalité politique dont on parle, ne serait-ce pas M. Caillaux ?

LE LIEUTENANT MORNET. — Demandez-le à votre client !

Bolo explique comment il fut amené à la combinaison du *Journal*.

— Ce n'est pas moi, dit-il, qui y suis allé, c'est M. Du Mesnil qui est venu me chercher. Comment l'Allemagne pouvait-elle songer à faire acheter par mon entremise un marche déjà conclue avec De-

L'expert Doyen dépose

A 3 heures 1/2, on entend le premier témoin, M. Doyen, expert-comptable. En dépit de l'aridité des chiffres et des questions financières, la déposition de l'expert Doyen, extrêmement précise, produit une profonde impression, tant elle est faite de logique et de force convaincante.

Le capitaine Bouchardon chargea l'expert de rechercher : 1^o si en 1915 Bolo avait reçu de Suisse des fonds suspects ; 2^o quelle pouvait être l'origine véritable des dix millions transférés d'Amérique en France, en 1916.

Avant son mariage avec Mme veuve Muller, en 1904, Bolo n'avait aucune fortune. Mme Muller possédait 2.500.000 francs de fortune mobiliisable, 500.000 francs d'actions de la Société Richard-Muller, un usufruit produisant une rente annuelle de 47.000 francs.

Pour expliquer les dix millions de 1916, Bolo prétend avoir fait fructifier la fortune de sa femme. Il soutient qu'il a touché de gros bénéfices au cours d'heureuses spéculations.

— Rien de tout cela n'est vrai, déclare l'expert Doyen ; Bolo avait au contraire fortement obéré sa situation financière, les affaires qu'il a indiquées ne lui ayant causé que des déboires. De 1904 à 1916, la fortune de Bolo n'a pu s'accroître de 3.500.000 fr. Il aurait, au contraire, amoindri l'avoir de Mme Bolo de 2.218.000 francs.

En 1915, Bolo se trouvait sous le coup d'une poursuite de M. Loubet, d'Orléans, qui lui réclamait les 500.000 francs qu'il avait versés pour le syndicat de la banque du Venezuela, qui ne vit jamais le jour.

Peu de temps avant la guerre, Bolo n'avait-il pas déclaré à Mlle Marthe Lafargue : « Ma pauvre Lafargue, je suis ruiné, je n'ai plus que 80.000 francs de rente ! »

L'expert affirme que les fonds sont de la « Deutsche Bank »

Au dire de l'expert, cette affirmation était encore bien au-dessus de la vérité.

Sur cette première partie de la déposition de l'expert Doyen, Bolo répond en s'efforçant d'établir que sa situation de fortune est celle qu'il a indiquée. Et il se plaint de ce qu'il n'a pas été procédé à des vérifications à la banque d'Anvers, où sont les preuves que les millions américains lui appartenaient.

Mais M. Doyen remet chaque chose au point et il arrive enfin au million apporté par Cavallini, qui permit à Bolo de désintéresser M. Loubet, d'Orléans : de verser 150.000 francs au *Rappel* ; 20.000 francs à M. Du Mesnil ; 60.000 francs au *Cri de Paris* et 43.750 francs à M. Charles Humbert pour la constitution de sa société du *Journal*.

M. Doyen parle ensuite du versement des 5.500.000 francs pour le rachat des 1.100 actions du *Journal* à Pierre Lenoir. Ces fonds proviennent d'Allemagne.

Le télégramme de Bolo à la banque Amisk, le 6 mars 1916, n'est-il pas un aveu ?

— Vous allez recevoir, dit-il, une somme de Pavenstedt, qui connaît le montant.

Les millions de la Deutsche Bank de Berlin suivirent le chemin que l'on sait pour aboutir à la banque Royale du Canada, où Bolo en ordonna l'emploi : une part pour le *Journal*, le reste pour lui.

Aujourd'hui, dit-il des témoins de l'accusation. — ALBERT BOURGNER.

LES DERNIERS VOLONTAIRES AMÉRICAINS

Le légionnaire Ivan Nock est tombé le 8 janvier dernier lors d'un coup de main.

Le 26 janvier dernier, les engagés volontaires américains ont quitté la légion étrangère pour être enrôlés dans leur armée nationale.

Le dernier légionnaire américain tué sous l'uniforme français tomba le 8 janvier 1918. C'était Ivan Finney Nock, de Baltimore (Etats-Unis). Il avait vingt-cinq ans. Ingénieur civil avant la guerre, il avait quitté une situation brillante pour venir combattre à nos côtés. En janvier 1916, il s'engageait : « Je ne puis rester neutre plus longtemps, disait-il. Si je mourais pour la France, je serais heureux. »

Blessé pour la première fois à Auberville, en Champagne, il recevait la citation suivante :

Grenadier d'un courage remarquable, blessé le 20 avril 1917 par une balle à la tête. Après avoir abattu son cinquième adversaire, cria : « Je ne quitterai pas le champ de bataille sans avoir tué mon sixième Boche », et tint parole.

Guerri, Nock revient vite au front. Il est cité une seconde fois, à Verdun, en août dernier et est blessé.

A peine rétabli, Ivan Nock rejoint à nouveau son corps et est volontaire pour un important coup de main, le 8 janvier 1918. Blessé, il est transporté dans des lignes et meurt, non sans avoir reçu la médaille militaire.

Le dernier légionnaire américain qui fut tué avant Nock fut Bill Puringfield.

Parmi les autres légionnaires des Etats-Unis enrôlés pour la France « leur pays d'idéal », selon leur expression, et morts au champ d'honneur, citons : Edward Mandell Stone (de Chicago), diplômé de l'Université de Harvard, ancien diplomate, tué en février 1915, à Craonne, à l'âge de trente ans ; René Phelipot (de Chicago), célèbre chasseur d'éléphants, tué en mars 1915 ; Russell Kelly (de New-York), tué en Artois, le 16 juin 1915, à vingt et un ans ; Kenneth Weeks (de Boston), écrivain bien connu en Amérique et en Angleterre, tué en Artois, le 16 juin 1915, à vingt-cinq ans ; Harman Hall (de Chicago), tué en Artois, le 15 juin 1915 ; Henry Farnsworth (de Boston), homme de lettres, tué en Champagne, le 29 septembre 1915 ; Alan Seeger (de New-York), le « poète de la légion », au très grand talent, tué le 4 juillet 1916 ; James Paul (de Saint-Louis) ; George Mayer (de Brooklyn) ; Frank Whitmore (de Richmond), tué à Auberville, le 17 avril 1917 ; caporal Guy Angostini (de San-Francisco), tué le 30 août 1917, à Verdun, en allant chercher entre les lignes un de ses camarades blessés, etc., etc.

Nous ne pouvons pas les citer tous, mais nous ne pouvons pas oublier ceux qui ont servi dans la légion avant d'être aviateurs : Victor Chapman, tué le 23 juin 1916 ; Kiffin Yates Rockwell, tué le 23 septembre 1916 ; Dennis Dowd, tué le 11 août 1916 ; Edmond Genet, tué le 16 avril 1917 ; Paul Pavelka, tué le 12 novembre 1917 ; Charles Trikkard, tué le 29 novembre 1917.

Une cinquantaine de volontaires américains ont été blessés et réformés (tel le remarquable journaliste Paul-Ayres Rockwell, frère de l'aviateur) ou versés dans d'autres services. Le major William Thaw, le capitaine Frederick Zinn, le capitaine Robert Soubiran, le lieutenant William Dugan, de l'aviation américaine, ont été légionnaires.

Ceux qui vont entrer dans les régiments de nos nouveaux alliés ont glorieusement fait leur devoir. Ce sont : Arthur Barry (de Boston), deux blessures, trois citations ; Richard Blount, deux blessures, une citation ; Christophe Charles, une blessure, une cita-

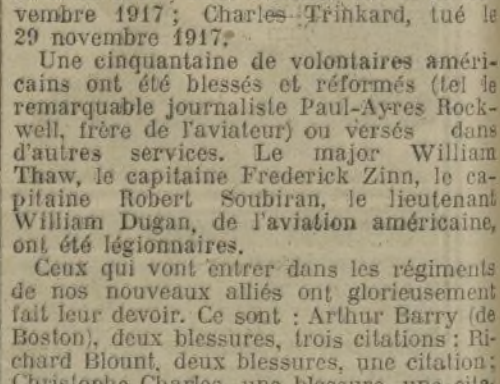
tion ; Theodore Haas, deux blessures, trois citations ; Algernon Sartoris, petit-fils du général U.S. Grant, ancien président des Etats-Unis ; sergent Eugene Jacob, deux citations ; caporal Oscar Mouvet, deux blessures, trois citations ; Jack Moyer (le benjamin des volontaires, âgé actuellement de dix-huit ans et ayant deux ans de campagne), une citation ; John Jacob Casey, artiste peintre, trois ans et demi de front, une blessure, une citation ; John A. Cordonnier, deux blessures, trois citations ; Marius Philipe (de San-Francisco), une blessure, une citation ; Walter Appleton (de New-York), une blessure ; Nick Kornies (de New-York), vingt-cinq ans, trois ans et demi de campagne, jamais évacué ni comme malade, ni comme blessé, trois citations, dont la dernière lui conférant la médaille militaire.

Il convient enfin de citer le doyen des volontaires : O. L. Mc Lellan (de Nouvelle-Orléans), ancien sénateur de la Louisiane, âgé de soixante-cinq ans. L'armée américaine le refusa quand la guerre fut déclarée par nos alliés. Impatient de se battre, il est venu en France et s'est engagé à la légion en prétendant n'avoir que quarante-deux ans.

Tels sont quelques-uns des Américains qui ont tenu à verser volontairement leur sang pour la France. Lorsqu'on se rend compte que, dans un régiment ayant la fourragère rouge, ce sont à six citations, ils ont réussi, par leurs exploits, à se faire attribuer les plus glorieuses récompenses, c'est avec les plus légitimes espoirs que nous attendons de voir l'armée de leurs compatriotes à l'œuvre.

JACQUES MORTANE.

IVAN FINNEY NOCK



IVAN FINNEY NOCK



IVAN FINNEY NOCK

tion ; Theodore Haas, deux blessures, trois citations ; Algernon Sartoris, petit-fils du général U.S. Grant, ancien président des Etats-Unis ; sergent Eugene Jacob, deux citations ; caporal Oscar Mouvet, deux blessures, trois citations ; Jack Moyer (le benjamin des volontaires, âgé actuellement de dix-huit ans et ayant deux ans de campagne), une citation ; John Jacob Casey, artiste peintre, trois ans et demi de front, une blessure, une citation ; John A. Cordonnier, deux blessures, trois citations ; Marius Philipe (de San-Francisco), une blessure, une citation ; Walter Appleton (de New-York), une blessure ; Nick Kornies (de New-York), vingt-cinq ans, trois ans et demi de campagne, jamais évacué ni comme malade, ni comme blessé, trois citations, dont la dernière lui conférant la médaille militaire.

Il convient enfin de citer le doyen des volontaires : O. L. Mc Lellan (de Nouvelle-Orléans), ancien sénateur de la Louisiane, âgé de soixante-cinq ans. L'armée américaine le refusa quand la guerre fut déclarée par nos alliés. Impatient de se battre, il est venu en France et s'est engagé à la légion en prétendant n'avoir que quarante-deux ans.

Tels sont quelques-uns des Américains qui ont tenu à verser volontairement leur sang pour la France. Lorsqu'on se rend compte que, dans un régiment ayant la fourragère rouge, ce sont à six citations, ils ont réussi, par leurs exploits, à se faire attribuer les plus glorieuses récompenses, c'est avec les plus légitimes espoirs que nous attendons de voir l'armée de leurs compatriotes à l'œuvre.

JACQUES MORTANE.

IVAN FINNEY NOCK

IVAN FINNEY NOCK

PAR
ADRIEN VÉLY

Après que nous eûmes descendu trois étages, Nelson Brown s'arrêta tout à coup et me dit :

— Décidément, ce marquis de Cabanas y Partagas ne m'inspire qu'une très médiocre confiance... La mission dont il m'a parlé ne m'en inspire pas davantage... Je préfère ne pas l'accepter, et je vais remonter chez lui pour le lui dire...

— Comme vous voudrez, Brown. Nous remontâmes donc, mon illustre ami et moi, les trois étages que nous venions de descendre. Dès que nous fûmes arrivés au palier qui marquait le terme de notre ascension, Nelson Brown s'engagea résolument dans le couloir de gauche.

— N'avions-nous pas pris à droite? lui demandai-je timidement.

— Mais non, ami... Le groom nous a conduits de ce côté...

— Pourtant il m'avait semblé...

— Il vous avait, sans doute, semblé mal... Ce qui a pu produire une confusion dans votre esprit, c'est que, tout à l'heure, nous étions dans le lift, tandis que, cette fois, nous avons gravi l'escalier à pied...

Cela suffit à changer l'orientation, chez la plupart des gens.

Je ne trouvai rien à répondre. Une fois de plus, le maître me prouvait combien j'étais peu de chose à côté de lui. Malgré tout, je dois tout de même l'avouer, je me trouvais comme dépaycé dans ce couloir.

— Je trouve que nous marchons bien longtemps, hasardai-je...

— Encore une illusion de votre part...

Et la preuve, c'est que nous voici devant la chambre n° 33.

Je risquai une dernière protestation :

— Ne peut-il y avoir, à l'Ibérica Palace, deux ailes où les mêmes numéros se répètent?

— Je crois, riposta Nelson Brown avec son flegme de pince-sans-rire, qu'il y a même à Paris, en France et dans le monde entier, un certain nombre d'hôtels où l'on rencontrerait ce numéro 33, à condition, naturellement, que ces hôtels comportassent au moins trente-trois chambres...

C'est, je restai sans réplique. J'étais confondu. Le grand détective s'approcha de la porte où se lisait le numéro 33, et y frappa avec un défaut de ménagements que justifiaient ses sentiments peu bienveillants à l'égard du marquis de Cabanas y Partagas. Aucune réponse ne se fit entendre à l'intérieur de la chambre. Alors Nelson Brown, délibérément, tourna le bouton, ouvrit la porte. Je me préparai à la suivre. A ce moment précis, nous fûmes soudain plongés dans une obscurité complète. Toutes les lumières de l'hôtel s'étaient éteintes simultanément.

— Quand je vous disais, me confia le maître à voix basse, que l'Ibérica Palace me paraissait aussi suspect que le marquis!

— Minuit vient de sonner...

— Eh bien?

— Peut-être ferme-t-on l'électricité à minuit.

— Dans un hôtel de premier ordre?...

Vous voulez rire...

— Nous traversons une période de restrictions...

— Possible... Mais, en tout cas, le marquis n'a pas répondu quand j'ai frappé...

Et il n'a pas bronché non plus, quand j'ai ouvert la porte de sa chambre...

— Que comptez-vous faire?...

— Enseigner d'un peu plus près la politesse à ce marquis... Prenez à la main votre brownie...

— C'est fait...

— Bien... Entrons alors...

Je pénétrai derrière Nelson Brown dans la chambre. Il y régnait une nuit absolue. Après avoir fait trois pas, mon illustre ami articula, d'une voix forte :

— Haut les mains, monsieur le marquis!... Nous sommes armés...

La voix de Brown résonna dans le silence. Quelques secondes s'écoulèrent sans que celle du marquis se fit entendre.

— Je crois, poursuivit sur le même ton l'illustre détective, que les précautions sont devenues maintenant un luxe inutile... Suivez-moi, ami.

Il fit encore quelques pas dans la chambre. J'avais saisi un pan de sa jaquette, pour ne pas perdre le contact avec lui.

— Pourquoi ne faites-vous pas craquer une allumette? lui demandai-je.

— Parce que j'ai laissé les miennes ici, tout à l'heure, sur quelque coin de table ou de cheminée, quand le marquis m'a demandé du feu pour allumer son cigare...

— Et, comme par une fatalité, je n'ai pas de boîte sur moi...

— Je le sais...

— Comment avez-vous pu deviner?...

— De la manière la plus simple... Vous m'avez également demandé du feu... J'avais des allumettes bougies... Or, vous êtes un homme à principes... Vous n'allumiez jamais un cigare avec une allumette bougie, à cause de l'odeur de stéarine qu'elle lui communique...

Si vous aviez eu dans votre poche une boîte d'allumettes en bois, vous n'auriez pas manqué de vous en servir... J'ai donc déduit que vous n'aviez pas d'allumettes sur vous...

— Vous êtes un homme extraordinaire...

— Et vous, vous êtes comme un enfant qui s'étonne de tout... Attention!...

— Qu'y a-t-il?...

— Voici une poignée de porte... celle, assurément, de la porte-fenêtre... Le marquis s'est peut-être réfugié sur le balcon en m'entendant frapper... Allons donner

INFORMATIONS

— Le comte de Geoffre de Chabrignac (Marie-Maurice-Ghislaine-Pierre), pilote aviateur à l'escadrille N. 561 (Italie), vient de recevoir la médaille italienne "A la valeur militaire", avec une très belle citation à l'ordre du jour.

NAISSANCES

— Mme J. de Bricourt, femme du capitaine, est mère d'une fille.

MARIAGES

— Le mariage de Mlle Marcelle Baillière, fille du commandant Armand Baillière, du 8^e régiment de cuirassiers à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, et de Mme, née Pottier, avec le lieutenant G.A. Repussard, de l'artillerie d'assaut, décoré de la croix de guerre, fils de M. Repussard et de Mme, née Dumereau, sera célébré le mardi 12 février, à midi, en l'église Notre-Dame de Passy.

DEUILS

— Hier, en l'église Saint-François-Xavier, ont été célébrées les obsèques de l'intendant général Baratiar.

Le deuil était conduit par le fils du défunt, le lieutenant-colonel Baratiar, et par son gendre.

Dans la nombreuse assistance :

Général Hervé, général Niox, colonel Daru, contrôleur général et Mme Crétin, comtesse d'Eprenesnil, général de Mac-Mahon, comtesse et Mlle d'Orléans, général et comtesse de France, général Renouard, M. Jean Leroille, général et Mme Marchand, comtesse Joseph d'Harcourt, M. de Villèle, baron Reille, général et Mme Sainte-Beuve, baron et baronne d'Orgeval, général Canonge, général Ferré, Mme Roger Lambelin, baronne et Mlle de Cabrières, M. et Mme Pepin Lehalleur, général d'Estremont, général baron de Benoist, baron A. Reille, vicomtesse Roderer, Mme de Gibergues, vicomtesse d'Hérouville, M. et Mme Saint-Pierre-Cabanel, colonel et vicomtesse Le Vasseur, etc.

L'inhumation a eu lieu au cimetière Montparnasse.

— Les obsèques de M. Alfred de Rothschild ont eu lieu lundi, à Londres, au cimetière israélite de Willesden, en présence d'une assistance des plus nombreuses.

Le deuil était conduit par lord de Rothschild, le major Lionel de Rothschild, le capitaine Anthony de Rothschild et M. Clive Behrens.

Remarqué en outre :

Lord Howe, représentant S. M. la reine Alexandra; sir Alfred Frapp, sir E. Marshall Hall, colonel sir Douglas Dawson, collaborateur de lord Chamberlain; sir George Arthur, représentant le ministre de la Guerre, etc., etc.

Nous apprenons la mort :

De Mme Honnorat, mère de M. André Honnorat, député des Basses-Alpes. Mme Honnorat avait collaboré, sous le nom de Berthe de Présilly, à divers organes quotidiens et à de nombreux journaux et revues de mode.

Du général comte Paolo d'Onclio de la Batis, membre du Sénat italien, qui vient de s'éteindre à Turin, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

De M. Léon Guillet, chef des secrétaires-rédacteurs de la Chambre des députés, chevalier de la Légion d'honneur, décédé dans sa soixante-douzième année, en son domicile de la rue de Douai.

De M. Léon Marquet de Vasselot, chevalier de la Légion d'honneur, décédé âgé de quatre-vingt-un ans.

BIENFAISANCE

— La vente de charité de l'Abri, 3, quai Voltaire, se tiendra aujourd'hui mercredi et demain jeudi, de 2 à 6 heures, 9, avenue Hoche.

— Une matinée aura lieu dimanche prochain, à 2 heures, au Trocadéro, au profit des victimes des Gothas.

Le programme comprend les noms de la baronne de Bourgoing (Suzanne Reichenberg), de Mlle Bréval, de Mme Roger-Miclos-Battaille, enfin de M. Jean Richepin, qui dira un poème écrit spécialement pour cette circonstance. M^{re} Henri-Robert prononcera une allocution, et Mlle Roch récitera la Marseillaise, accompagnée par l'orchestre et les chœurs. Enfin M. Victor Charpentier, chargé d'organiser cette solennité, dirigera le Requiem de Berlioz (300 exécutants).

— Le deuxième concert organisé par l'Association d'aide aux veuves de militaires de la grande guerre aura lieu le vendredi 8 février, à 4 heures, 123, rue Saint-Dominique, dans l'hôtel de la comtesse René de Béarn, sous la direction de M. Ch. Widor, avec les concours de Mme Ritter-Ciampi, de MM. Pascal, André Lévy et Marcel Dupré. Places à 20 francs et 10 francs, 20, rue de Madrid.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Puitsier, Téléphone Central 50-21. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

A LA SCABIEUSE, 8, rue Salomon-de-Caus (Square des Arts-et-Métiers). Tél. : Arch. 11-34. Modèles élégants. Deuil à domicile. Prix modérés.

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses!

PILULES PINK POUR PERSONNES PALES

— César, à la cave !
— Les gothas ?...
— Non. Un seau de charbon, et du bordeaux.

« SIRE, vos peuples meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée, les villes et les campagnes se dépeuplent. Le commerce est anéanti. Par conséquent, vous avez détruit la moitié des forces réelles de votre Etat pour faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors.

« Le pays tout entier n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provisions. Les ministres sont avilis et épuisés. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent : c'est vous-même, sire, qui vous êtes attiré tous ces embarras.

« Le peuple même — il faut tout dire — qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus. Il est plein d'aigreur et de désespoir. La sédition s'allume peu à peu de toutes parts. Il croit que vous n'avez aucune pitié de ses maux, que vous n'aimez que votre autorité et votre gloire.

« Si le souverain, dit-il, avait un cœur de père pour son peuple, ne mettrait-il pas plutôt sa gloire à lui assurer du pain et à la faire respirer, qu'à garder quelques places de la frontière qui causent la guerre ? »

« Mais vous craignez d'ouvrir les yeux, vous craignez qu'on ne vous les ouvre. Cette gloire qui endurec votre cœur vous est plus chère que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples, qui prennent tous les jours des maladies causées par la famine.

« Qui parle ainsi? Sans doute, n'est-ce pas, un socialiste, minoritaire allemand s'adressant à Guillaume II? Vous vous trompez. Ces passages sont extraits d'une lettre que Fénelon écrivait à Louis XIV aux environs de l'année 1710, et qu'on n'est point sûr, d'ailleurs, que ce prélat ait osé envoyer. Ainsi l'histoire a de singuliers retours : « La conservation de vos peuples, qui prennent tous les jours des maladies causées par la famine ». Cette phrase n'a-t-elle pas l'air d'avoir été adressée aujourd'hui au monarque allemand? Et ce reproche « d'affaiblir l'Etat dans le but de faire et de défendre de vaines conquêtes au dehors »? Et « ce pays tout entier qui n'est plus qu'un grand hôpital sans provisions » n'est-il pas l'Allemagne? Et cette désaffection des peuples, qui va « jusqu'à des séditions qui s'allument », n'est-ce pas encore un tableau de l'Allemagne actuelle? Et cette allusion « à quelques places de la frontière qui causent la guerre » : ne dirait-on pas qu'il s'agit de l'Alsace-Lorraine?

Louis XIV dut se résigner à signer, à Utrecht, une paix qui faisait perdre à la France l'hégémonie qu'elle avait jusque là exercée sur l'Europe d'alors. Le moment vient où Guillaume de Hohenzollern devra imiter cet exemple.

Pierre MILLE.

La France guerrière

On entend fréquemment des coups de clairon à Paris en ce moment. Le jour, c'est dans le centre, aux environs de l'Hôtel de Ville; le soir, c'est dans les quartiers excentriques.

Mais ces coups de clairon ne sont pas un avertissement d'incursion aérienne. Ils annoncent un groupe de jeunes gens de la classe 19 qui viennent de passer la révision, et qui, des numéros à la coiffure, des flots de rubans sur la poitrine, semblent aussi joyeux et même plus joyeux que des conscrits du temps de paix.

Braves jeunes gens! Qui pourrait voir leur gaieté vaillante, dédaigneuse du danger, sans en être touché jusqu'aux larmes! Ils étaient encore des gamins quand la guerre a éclaté, ils ont grandi au milieu de ses horreurs et de ses deuils, tous ont connu des aînés qui sont morts, et maintenant, s'ils partent à leur tour, ils savent bien pourquoi.

A regarder leur parfaite tranquillité devant l'effort qui va leur être demandé, on ne peut s'empêcher de penser à leurs aînés, à ces Français d'il y a un peu plus de cent ans, dont les histoires nous peignent l'héroïsme en traits de feu.

Eh bien! pour savoir ce que vaut la génération actuelle comparée à celles d'au-

trefois, lisez les documents contemporains de la conscription napoléonienne, au plus beau temps de l'Épopée. En 1805, par exemple, l'année même d'Austerlitz, le département de la Seine devait fournir huit cents hommes, et pendant les semaines qui précéderont le tirage au sort les autorités furent fort inquiètes malgré leur optimisme apparent. On le sent à l'espèce de soulagement que respirent tous les rapports quand le jour est venu et qu'ils peuvent dire que tout s'est bien passé.

Pour huit cents hommes, soulignons le chiffre.

Que ces héros du passé étaient minces à côté des jeunes gens d'aujourd'hui!

Cedant arma togæ

A l'occasion du procès Bolo, beaucoup de jeunes avocats en permission ont revêtu la robe pour tâcher d'entrer un instant à l'audience.

Et c'est une chose charmante de voir, sous la toge, le bleu horizon des uniformes, sur la toge, le mince liséré d'un ruban de croix de guerre.

La toge sur les jeunes têtes martiales fait très bien tant que la toge est boutonnée jusqu'en haut et que le rabat est à sa place.

Quand, à cause de la chaleur, le jeune avocat entr'ouvre sa robe, le contraste est piquant.

Mais l'ensemble est du dernier galant, comme on disait au grand siècle, qui n'avait certes pas rêvé cela!

Faut-il se décoller?

Certains médecins très parisiens ont découvert récemment que le décollage à la mode, même en plein hiver, met ses adeptes à l'abri des maux de gorge.

On croyait qu'il s'agissait simplement de faire plaisir à leurs clientes.

Pas du tout. Nos amis américains étaient fort sujets, depuis leur séjour chez nous, aux affections des voies respiratoires. Ils ne savaient s'ils devaient en accuser notre climat. Ils ont découvert que l'auteur de tout le mal est le col d'uniforme, ce bourreau de col droit, qui enserré le cou, qui étrangle et met en sueur au moindre exercice.

Un officier américain a remarqué, en effet, que les soldats anglais sont presque complètement à l'abri des rhumes, angines, bronchites. Il attribue cette faveur à ce qu'ils portent des cols rabattus.

C'est pourquoi l'on demande pour les soldats américains des uniformes privés de ce col gênant et malsain, et, en attendant que ces nouveaux uniformes soient prêts, le droit de rabattre le col actuel à la mode anglaise.

Nous n'y voyons pas d'inconvénient. Mais on peut objecter que le cou est un endroit fort vulnérable, où passent la carotide et la veine jugulaire, et que la protection du col peut suffire à amortir l'effet d'un projectile.

Nos guerriers du temps de Napoléon portaient des cols raides, haut montants, soutenus par une armature de crin; ils les ornaient d'un accessoire qui ressemblait à un carcan et qu'on appelait le hausse-col, et plus d'un dût à cette mode de pouvoir plus tard raconter ses campagnes.

Ceux qui tiennent

Un capitaine du 5^e cuirassiers à pied évacué du front vient de recevoir d'un brigadier de son peloton, patrouilleur des plus réputés dans le secteur, une lettre de bon souvenir qui se termine ainsi :

« Je pense, mon capitaine, que vous ne manquerez jamais, comme toujours, de remettre à leur place les gens qui doutent du résultat final et que vous ne laisserez pas ainsi offenser les combattants! »

Femmes politiques

Dans un récent écho, nous parlions de l'influence exercée sur son mari par Mme Gladstone, femme du fameux premier ministre anglais. Une autre femme de « premier » fut aussi célèbre, mais pour des raisons différentes. Il s'agit de Mme Disraeli, femme de Disraeli, plus tard lord Beaconsfield.

Elle avait apporté à son mari une fortune considérable. Elle était très bonne, fastueuse, habile à sa façon, mais elle jouissait d'une singulière réputation de maladresse. Elle avait, comme on dit aujourd'hui, la gaffe facile.

FAUSSE ALERTE



par Lucien Métivet

— César, à la cave !
— Les gothas ?...
— Non. Un seau de charbon, et du bordeaux.

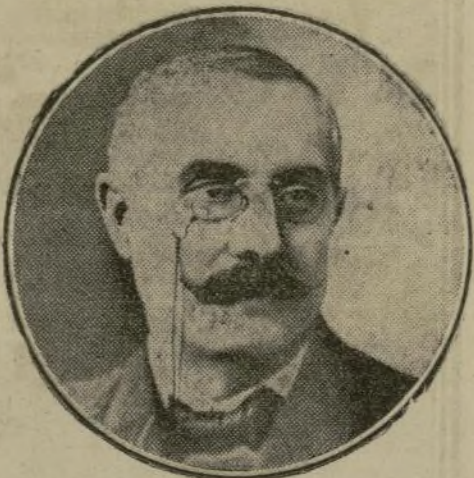
Ayuntamiento de Madrid

LES LIVRES

LA VIE DE PARIS (1915-1916)
par Jean Bernard

Jean Bernard est un de nos meilleurs chroniqueurs... La chronique, c'est l'actualité, l'actualité, l'actualité. La différence entre l'historien et le chroniqueur c'est que celui-ci se place dans le temps et celui-là hors du temps. Tandis que l'historien s'occupe de la vie des hommes, le chroniqueur s'occupe de la vie des choses. Le chroniqueur vit à la fois avec ses contemporains et avec les morts. Il a un pied dans la rue et l'autre dans les Champs-Élysées.

Doué d'une prodigieuse ubiquité, il hante à la fois les salles de rédaction, la Chambre, le Sénat, la cour d'assises... et les bibliothèques.

M. JEAN BERNARD
(Phot. Henri Manuel.)

mes, en marge de la grande et de la petite histoire, sont très amusants. Ils recèlent, sous leurs méandres débouillonnés, une philosophie spirituelle et débouillonnée.

Pour tout dire, ils sont infiniment plus vivants, plus amusants que les romans de X... plus sérieux et plus profitables que les graves histoires de MM. Y... et Z... Mais chut ! En temps de guerre, l'union sacrée doit régner dans la république des lettres.

HIER ET DEMAIN, Pensées brèves,
par le D^r Gustave Le Bon

Notre célèbre docteur-philosophe possède à fond l'art de généraliser les observations morales et de les renfermer dans des phrases d'un tour vif et concis. Son recueil de sentences est copieux. Il passe, en poids et en volume, celui de Pascal.

A vrai dire, tout n'y est pas également bon, ni neuf... Depuis le temps qu'il se fait des pensées, il n'est pas aisé d'en faire de nouvelles ! Pour prouver la rareté des idées originales, cette teigne de La Harpe disait, en manière de saillie : « Il y a bien jusqu'à trois idées neuves dans toutes les œuvres de Voltaire. » Et combien y en a-t-il dans celles de La Harpe ?

Heureusement pour les faiseurs de pensées, s'il est difficile d'ajouter à la somme existante des idées, il l'est encore plus de la contenir tout entière dans sa mémoire. Celui-là mérite encore la gloire d'écrivain créateur, qui écrit des choses dont ni lui ni personne n'a le souvenir.

Mais, en fait de pensées, la meilleure méthode critique et la plus équitable n'est-elle pas celle d'Arlequin ? Pour vendre sa maison, il en apportait quelques pierres à son maître, en échantillon. Faisons comme lui, procédons par citation :

« La plupart des chagrins et des joies de l'existence résultent de ce que nous attachons aux choses une importance disproportionnée à leur valeur. »

« On peut demander à l'âme collective des sacrifices impossibles à obtenir de l'âme individuelle. »

« En politique, le rationalisme sert surtout à revêtir d'une forme acceptable des appétits qui ne le sont pas. »

« La raison sert beaucoup plus à justifier la conduite qu'à la diriger. »

« Derrière les actes que la raison croit guider se trouve la formidable armée des aléas que les déterminent. »

« La pensée d'un grand homme ne vit pleinement qu'après sa mort. »

« Les générations qui forgent l'histoire d'une époque ne s'en rendent jamais compte. Les vivants n'ont un peu d'impartialité que pour les morts. »

« La guerre est surtout une lutte de volontés. »

« Les traditions nationales représentent un des principaux éléments fixateurs de l'âme des peuples. Sans elles, chaque génération devrait recommencer à chercher péniblement des guides pour orienter sa conduite. »

« Défendre la patrie, c'est pour un peuple défendre à la fois son passé, son présent, son avenir. »

« L'âme des races a des frontières qui ne se franchissent pas. »

« La guerre révèle à un peuple ses faiblesses, mais aussi ses vertus. »

« Jadis un moment d'héroïsme suffisait pour assurer l'immortalité. Conquérir aujourd'hui une ligne de tranchées exige une continuité de courage inconnue aux guerriers d'Homère. Achille est célèbre depuis trois mille ans pour des exploits qui, de nos jours, ne lui vaudraient pas la croix de guerre. »

« Un être sans préjugés, sans illusions, sans vices et sans vertus serait tellement insupportable que la solitude constituerait son refuge. »

« En voilà assez, je crois, pour mettre en appétit les amateurs de sentences graves et substantielles. En somme, la philosophie actuelle du docteur Le Bon est à la fois traditionnelle et scientifique, pyrrhonienne et stoïcienne... Il eût pu mettre en épigraphe à ses maximes la célèbre boutade de Thraséas : « Qui hait les vices, hait les hommes. »

TU N'ES PLUS RIEN...
Roman, par René Boylesve

Jusqu'à la guerre, Odette Jacquelin fut la plus heureuse et la plus enviable des épouses. Jean, son mari, était beau, bon, généreux, riche, fidèle... et, par surcroît, officier de réserve. Parti au 2 août il était tué à la mi-septembre.

Hébété de douleur, la jeune veuve s'effondre dans son deuil. Le monde, la patrie, la guerre, la victoire... rien ne l'émeut. Marmonnée, véritable statue de la fidélité conjugale, elle s'obstine à vivre avec l'ombre chérie. Hors les souvenirs de l'absent, tout lui est importun. Tout la blesse et lui pèse.

Le temps, l'espace, les objets deviennent de pieuses éphémérides, des reliques : — A telle date, Jean était là. Ici, Jean me dit telle chose... Pourquoi est-il mort ? Oui ! Pourquoi lui, beau, bon, fidèle, généreux, quand tant d'autres, laids, méchants, volages, cupides, enlaidissent la vie ? Et les lèvres aimantes blasphèment.

Heureusement, la jeune et sombre veuve traversera un hôpital. Elle y verra souffrir

M. RENÉ BOYLESVE
(Phot. Henri Manuel.)

avec abnégation ceux qui vécurent dans le feu pour que vive dans la splendeur la patrie. Alors elle comprendra la volupté du sacrifice qui défie la laideur et la vieillesse et passe de beaucoup en intensité et fécondité les charnelles voluptés.

Elle voudra encore servir. Ses yeux éblouis par l'image de l'absent se dessillent. Elle répudiera une inaction qui n'est qu'une sorte de désertion. Elle refait amitié avec la vie. Dans la lutte gigantesque qui met aux prises l'esclavage et la liberté, la civilisation et la barbarie scientifique, il y a place pour les femmes et pour les veuves. Leur devoir n'est pas de pleurer mais de susciter des défenseurs.

Héroïquement, comme Iphigénie gravissant les marches de l'autel, Odette descendra à devenir la femme d'un capitaine, aveugle de la guerre et père de deux enfants.

Pour traiter un sujet si périlleux, si voisin de la farce conjugale de cette matrone d'Éphèse qui trouva un mari dans le tombeau du regrettable époux qu'elle s'était juré de suivre jusqu'aux sombres rivages, il fallait un tact suprême, un art consommé des nuances, un goût très affiné... Le moindre biaisement, la plus légère gaucherie pouvait rendre burlesque et « veuve joyeuse » un sujet si cornélien...

Boylesve a remporté la gageure. Tu n'es plus rien... est un petit chef-d'œuvre de sensibilité, de naturel et de piété patriotique.

CEUX QUI S'EN F... par Gyp

Le titre est éloquent... A lui seul, il passe la plus consciencieuse des analyses. Ceux qui s'en f... En quoi ? La guerre a ses gaudissards, ses gaudisseurs, ses gaudisseurs, ses gaudisseurs qui valent à leurs parvulismes et égoïsmes affaiblis, tandis que les poilus... Ce sont ces insectes de l'épopée que caricature, d'une plume très acérée, Gyp, toujours juvénile et brave.

Un des épisodes les plus réjouissants de son patriotique jeu de massacre c'est, sans conteste, celui du « Prix Gontard ».

Dégouté des belles-lettres, mais non pas du beau sexe, un immortel descend à honorer de sa présence corporelle le salon d'une jeune bas-bleue... Hyménée ! Hyménée ! entonnent les femmes les familiers... Hyménée ! Hyménée ! répète-t-il... lui-même d'une voix rajournée.

Et ! mon bon monsieur, laissez là les épithalames, les mignardises, la marche nuptiale, la fleur d'orange... On n'en veut point à votre cœur racorni... mais à votre voix pour le scrutin du prix Gontard... Du coup, notre immortel, désillusionné, joue des escarpins. Il court encore.

Jean-Jacques BROUSSON.

Réjane. — Les représentations de *La 13^e Chaise* se poursuivent devant des salles entièrement garnies. Un public enthousiaste applaudit tous les soirs à cette pièce célèbre, qui constitue en même temps un excellent spectacle de famille. Demain, matinée à 2 h. 30, avec Réjane.

Caumartin. — Ce soir, scènes et danses nouvelles dans : *C'est la Noubia* ! le succès de la saison.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. Spectacle de 2 h. à 11 h.

BA-TA-CLAN
Il faut aller applaudir les
SKETCHES BOUT DE BIBI
PANACHOT ET LES EMPANACHÉS dans
La Grande Revue C'EST ÇA !
DEMAIN MATINÉE

La Journée :
Opéra, relâche ; dem., 7 h. 30, *Rigoletto*, Mlle de Nantès.
Comédie-Française, 7 h. 40, *La Marche nuptiale*.
Opéra-Comique, 7 h. 45, *Aphrodite*.
Odéon, 8 h., *Le Carnaval des enfants*, la Corde sensible.
Gaité-Lyrique, 8 h., *Si j'étais roi*.
Vaudeville, rel. ; vendredi, générale de *Deburau*.
Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Grand-Père*.
Antoine, 8 h. 10, *les Bulvers et la Finette*.
Tramway-Lyrique, 8 h., la Mascotte.
Châtelet, 8 h., la Course au bonheur.
Variétés, 8 h. 15, *Ohé ! Cupidon*. Dearly, Caumont.
Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, *les Nouveaux riches*.
Th. Réjane, 8 h. 15, la 13^e Chaise.
Apollo, 8 h. 30, *L'Affaire du Central Hotel*.
Palais-Royal, 8 h. 30, le Compartiment des dames seules.
Gymnase, relâche ; jeudi, Kiki.
Athénée, 8 h. 30, la Dame de chambre.
Bouffes-Parisiens, relâche pour répétitions.
Renaissance, 8 h. 30, les Drames d'Hercule.
Cluny, 8 h. 30, le Billet de logement.
Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, le Système D.
Déjazet, 8 h., les Femmes à la caserne.
Edouard-VII, 8 h. 45, la Petite bonne d'Abraham.
Femina, 8 h. 30, Chut ! revue.
Capucines, 8 h. 30, Comme une fleur, revue ; Carte de couchage.
Th. Michel, relâche.
Grand Guignol, 2 h. 15 et 8 h. 15, *Voyage à deux ? les Monstres*.
Scala, 8 h. 15, la Gare régulatrice.
Comédie-Marin, 8 h. 30, *l'Art de tromper les femmes*.
Caumartin, 8 h. 45, *C'est la Noubia* !
Th. des Arts, 8 h. 30, le Poulidier.
Th. Moderne, T. J. J. 3 h., mal. Sam., dim., soir à 8 h. 45, *Psst !* revue. Aut., 1, 2, 3 fr.

SPECTACLES DIVERS
Folies-Bergère, 8 h. 30, la Revue féerique.
Olympia (Centr. 44-68), 8 h. 30, spectacle de music-hall (20 numéros). *L'Affaire de l'Américain Bar* (sketch).
Casino de Paris, 2 h. 30 et 8 h. 30, Gaby Deslys, Harry Pilcer, Boucot, Rose Amy, Pretty Myrtil, Magnard dans la revue.
Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, *C'est ça* revue.
Nouveauté-Cirque, tous les soirs ; matinée jeudi, samedi et dimanche.

CINEMAS
Gaumont-Palace, 8 h. 15, la Nouvelle Mission de Judex (3^e épisode). Loc. 4, r. Forest, 11 à 12 et 15 à 17 h. T. Marc. 16-73.
Electric Palace, 5, Bd des Italiens. *Charlot pompiers* ; *l'Enfermée* (3^e épis. de Judex).

A L'UNIVERSITÉ DES ANNALES

Mlle Hélène Vacaresco, dans une improvisation claire et lumineuse, parla, avant-hier, à l'Université des Annales, de la Femme en Orient, depuis l'antiquité jusqu'à la Renaissance, et la présente comme une intellectuelle. Elle le prouva en résumant des poèmes d'une beauté, d'une richesse de verbe incomparable ; elle la fit aimer en évoquant la femme romaine d'aujourd'hui, attendant, inextinguible, la victoire. Cette belle conférence sera publiée dans le *Journal de l'Université des Annales*, 51, rue Saint-Georges).

Mlle Chasles avait réglé, avec le concours de Mlle Lequien, Bos, Falconetti Dorys, une fête romaine charmante.

MONTE-CARLO

SAISON D'HIVER 1917-1918

HOTEL DE PARIS

RÉPUTATION MONDIALE

Chauffage central

A PROXIMITÉ DES TERRASSES DU CASINO

Ouvert toute l'année

Le nouveau régime des brasseries

L'Officiel publie un arrêté relatif à la constitution d'un comité central de répartition des orges, escourgeons et pamelles entre les industries utilisant ces céréales pendant la campagne de production agricole 1917-1918.

Un second arrêté fixe les conditions de fabrication du malt et de la bière.

Le prix maximum de vente de la bière est fixé à 1 fr. 40 le dixième de degré mesuré d'après la densité originale, soit 14 francs par hectolitre nu de bière de 1^{er}.

Sont interdites la fabrication et la mise en vente de toute bière dont la densité dépasse 4^e.

Est réputé « petite bière » tout produit dont la densité originale est inférieure à 2^e.

Est interdite toute expédition de bière d'une localité située dans les départements de l'Aisne, de l'Aube, de la Marne, de la Haute-Marne, de Meurthe-et-Moselle, de la Meuse, du Nord, de l'Oise, du Pas-de-Calais, de la Haute-Saône, de la Somme et des Vosges, à destination d'une localité située hors de l'un de ces départements.

Est interdite également toute expédition de bière faite des départements de la Seine, de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise, à destination d'une localité située hors de ces trois départements ou des départements énumérés plus haut.

Chez les socialistes

Le groupe socialiste de la Chambre s'est occupé hier du fonctionnement des conseils de guerre et notamment de la lenteur de certaines instructions.

Il a délégué MM. Porvy, Laval, Voillot et Hubert Rouger auprès de M. Clemenceau, président du Conseil, ministre de la Guerre, pour l'entretenir du cas de certains militants socialistes détenus préventivement depuis six mois pour délit d'opinion.

LES CORSETS ET LES GAINES PARABÈRE

sont adoptés par les femmes de goût

12, rue Tronchet, 12, PARIS

un coup d'œil de ce côté, si je puis m'expliquer de la sorte...

Il tourna la poignée, tira le battant et fit deux pas encore. Je ne lâchais pas son vêtement.

Soudain, un cri retentit. Un corps humain nous bouscula, nous rejeta de côté, passa devant nous très rapidement. Presque aussitôt, la porte que venait d'ouvrir Nelson Brown se referma, et nous entendîmes le bruit d'une clef qui tournait dans la serrure. Nous étions enfermés, cette fois, hélas ! pour de bon.

— Bien joué, marquis, fit Nelson Brown avec son calme habituel.

— En attendant, mon vieux, nous voilà prisonniers... Voyez-vous le moyen de sortir de cet endroit ?...

— Si, d'ici à demain matin, on ne nous a pas supprimés, nous serons libres...

— Comment cela ?...

— Je ne le sais pas encore... Mais je trouverai bien un moyen... Ah ! voici qui est curieux... Encore une poignée...

— Une poignée de porte ?...

— Non... Attendez que je me rende compte... Non, c'est une poignée de sonnette... de sonnette électrique, évidemment...

— Elle ne peut pas nous servir à grand-chose...

— Si, à sonner...

— Vous voulez sonner ?...

— Oui, ami...

— Et vous vous figurez que l'on va répondre à votre appel ?...

— Entre nous, je n'y compte pas trop... Mais ne faut-il pas tout essayer ?...

D'ailleurs, au point où nous en sommes, nous n'avons plus grand-chose à risquer... Donc, je tire...

Un bruit de cataracte se fit entendre, et nous fûmes, en un clin d'œil, inondés par une trombe d'eau.

Au même moment, la porte s'ouvrit avec violence, et l'obscurité fit place à une lumière suffisante pour éclairer la pièce où nous nous trouvions. D'un coup d'œil rapide, instinctif, j'aperçus une baignoire et un appareil d'hydrothérapie — muni d'une poignée : nous étions dans une salle de bain. Le gérant de l'hôtel et deux domestiques, portant des bougies, firent irruption. Une jeune femme, très jolie, vêtue d'un peignoir, venait derrière eux. La jeune femme s'écria, en nous désignant :

— Voici les odieux personnages... J'alais prendre mon bain, avant de me coucher, quand ils ont pénétré dans ma chambre, où ils se sont mis à parler entre eux... Vous pensez si j'ai eu une peur !... Surtout quand ils sont entrés dans la salle de bain... J'étais dévêtue !... Je me suis sauvée, j'ai passé un peignoir, et j'ai couru vous chercher...

— Madame commet une erreur, fit l'illustre détective, qui ruisssait... Mon nom est Nelson Brown, et je pense qu'il ne vous est pas inconnu ?...

— Très honoré, dit le gérant, de faire votre connaissance, maître... Dans le cas où vous seriez venu ici pour vous rendre compte si nos douches fonctionnent bien, j'ai tout lieu d'espérer que vous êtes amplement satisfait... Veuillez avoir la bonté de me suivre... je vais vous prêter des vêtements et du linge.

Nous suivîmes le gérant. Et je dis tout bas au grand homme :

— Eh bien, old fellow, que pensez-vous de tout ceci ?

— Rien, me répondit-il d'un ton sec. C'est, d'ailleurs, je dois le reconnaître, tout ce qu'il avait de sec.

Adrien VELY.

La taxe sur le luxe

Le ministre des Finances a déposé hier, sur le bureau de la Chambre, le projet de loi relatif au classement des objets de luxe qui auront à supporter la taxe de 10 0/0 établie par l'article 27 de la loi du 31 décembre dernier.

Ce projet contient dans deux tableaux annexes l'avis de la commission chargée par la loi de dresser cette nomenclature. Les dispositions nouvelles devant entrer en vigueur dès le 1^{er} avril prochain, M. Klotz se met à la disposition des commissions compétentes de la Chambre pour procéder, d'accord avec elles, dans un délai aussi bref que possible, à la mise au point des textes.

Tableau des objets de luxe

Voici le tableau des objets de luxe dressé par la commission de classement :

Appareils de photographie ; automobiles (l'exemption ne s'applique pas aux automobiles de plus de 12 HP ou de plus de 15.000 fr.) ; bijouterie d'or ou de platine ; bijoux et accessoires ; bonnetterie et lingerie de soie pure ou mélangée ; curiosités, antiquités et objets de collections ; eaux-de-vie, liqueurs, apéritifs ; fards, parfums, essences ou extraits ; fusils de chasse ; gibier vivant pour chasse ou repeuplement ; harnachement pour cheval de selle ; joaillerie fine ; librairie, éditions d'art à tirage limité ; livres ; montres or et platine ; orfèvrerie ; peintures, aquarelles, dessins, sculptures ; perles fines ; pianos, autres que les pianos droits ; phonographes, gramophones et pianos mécaniques ; tapisseries anciennes ou modernes, tapis d'Orient ; trufes ; vêtements de valeur, amazones ; yachts, canots, bateaux de plaisance.

Ceux de ces objets qui sont exclusivement affectés à des services publics ou à l'exercice d'une profession sont exempts de la taxe.

Des prix sont fixés au-dessus desquels la taxe est applicable à tous ces objets.

A la Commission d'instruction de la Haute Cour

La commission d'instruction de la Haute Cour a continué, hier, l'audition de M. Léon Daudet, qui a duré près de cinq heures.

Le directeur de l'Action Française sera entendu de nouveau cet après-midi.

La documentation sur la guerre la plus complète et la plus exacte est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Le Joueur d'Illusion, 1 acte en prose
de M. MARCEL GIRETTE

Nous avons eu, l'autre soir, une bonne surprise : nous avons entendu parler français sur un théâtre. C'était à la Comédie-Française ; mais ce régal ne nous est pas offert tous les jours, même à la Comédie.

Si *Le Joueur d'Illusion*, de M. Marcel Girette, avait été représenté il y a soixante ans, il n'aurait obtenu des connaisseurs qu'une dédaigneuse estime, comme la plupart des proverbes de Musset ; il serait probablement célèbre aujourd'hui ; M. Girette a plus de chance que Musset ; il a la mer. Cette petite œuvre est bien autrement pleine que des « trois-actes » ou des « cinq-actes » ambiteux. Elle est toute parfumée de poésie : c'est quelle est écrite en prose et le dernier asile de la poésie, en France, est la belle prose française. Enfin, *Le Joueur d'Illusion*, c'est du théâtre, et du théâtre humain, parce que l'auteur nous transpire au pays du rêve et ne se soucie pas plus que de raison de situer ni de dater ses personnages.

J'exagère : le lieu de la scène est une loge d'actrice et le temps est le dix-huitième siècle ; mais, en littérature, notre dix-huitième n'est pas, à proprement parler, un temps, et toutes les « histoires comiques » participent de l'éternité.

Celle-ci est ingénieuse et charmante. Celia va jouer *Andromaque*. Son protecteur, le comte de Maupré, sollicite militairement un rendez-vous à très bref délai. Celia ne lui témoigne aucun empressement. Elle avoue au comte qu'il a un rival inconnu. Elle reçoit des lettres d'amour anonymes qui la troublent : elle ne s'en cache point. Le comte, homme positif, prétend connaître l'impertinent auteur de ces lettres. Il procède à une enquête par principe, et, naturellement, s'égare sur des pistes fausses. Il soupçonne et veut balotter un rédacteur du *Mercur* de France !

Le coupable alors se déclare : c'est le coiffeur qui, justement, était en train de « tester » Celia (on veut dire d'accommoder sa tête). Ce coiffeur, bien entendu, n'est pas un vrai coiffeur, mais un étudiant pauvre, qui ne s'est fait artiste capillaire qu'afin d'approcher de celle qu'il aime. Mais il ne l'aime pas à la manière de tout le monde, ni particulièrement du comte de Maupré. Il sait la distance infinie qui sépare la réalité de l'idéal, et comme il a le goût de l'illusion, mais la peur des désillusions, il ne se soucie pas de la réaliser.

Les femmes sont beaucoup moins idéalistes que les hommes : on s'en doutait. Celia n'apprécie point cette façon d'être aimée. Elle se pique au jeu et, par le moyen de la jalousie, ramène aisément l'étudiant pauvre à une conception de l'amour plus pratique. Mlle Nizan, M. Fenoux, M. Barr interprètent cette jolie pièce avec tout l'esprit qu'on pouvait souhaiter. Mme Piélat a remporté un double triomphe, car c'est elle qui a mis en scène *Le Joueur d'Illusion*. Nous n'avons pas de conseils à donner à M. l'administrateur ; mais Mme Piélat devrait être, depuis hier soir, régisseur général et directrice de la scène.

Le Beau Léandre n'est peut-être pas l'œuvre de Banville qui méritait le mieux les honneurs du répertoire. Ce délicieux poète n'a fait ici que collaborer avec Straudin, « plus connu comme confiseur », ainsi qu'on l'a dit assez drôlement d'un autre homme de lettres.

Abel HERMANT.

Comédie-Française. — Samedi, à 2 heures, matinée de gala au profit de l'Œuvre franco-britannique des pays dévastés de France. Le programme comprendra *Les Noces Corinthes*, pièce en 3 actes, d'Anatole France, musique de M. Henri Basser, chef d'orchestre de l'Opéra, qui dirigera l'orchestre et les chœurs.

Vaudeville. — Vendredi après-midi, gé-

rale de *Deburau*, comédie en vers libres en 4 actes et un prologue, de M. Sacha Guitry. La distribution groupe autour de l'auteur qui est son premier interprète : Mlle Yvonne Printemps, Félix Galipaux, Janvier, Baron fils, Barral, Gildès et Mmes Rosine Maurel, Jeanne Fusier, etc. La première sera donnée samedi soir.

LE PLUS GRAND SUCCÈS DE LA SAISON
THÉÂTRE "CHUT" Revue de MM. Barde et G.-A. Carpentier
Costumes de Mme B. RASINI
JANE MARNAC Y. REYNOLDS
et Aimé SIMON GIRARD
Il est prudent de louer : V. 22-75

AUX FOLIES-BERGÈRE
VILBERT — Germaine WEBB

GROCK and Partner
dans la **REVUE FÉRIQUE**
PENDANT LES ENTR'ACTES
THE SENSATIONAL
AMERICAN JAZZ BAND

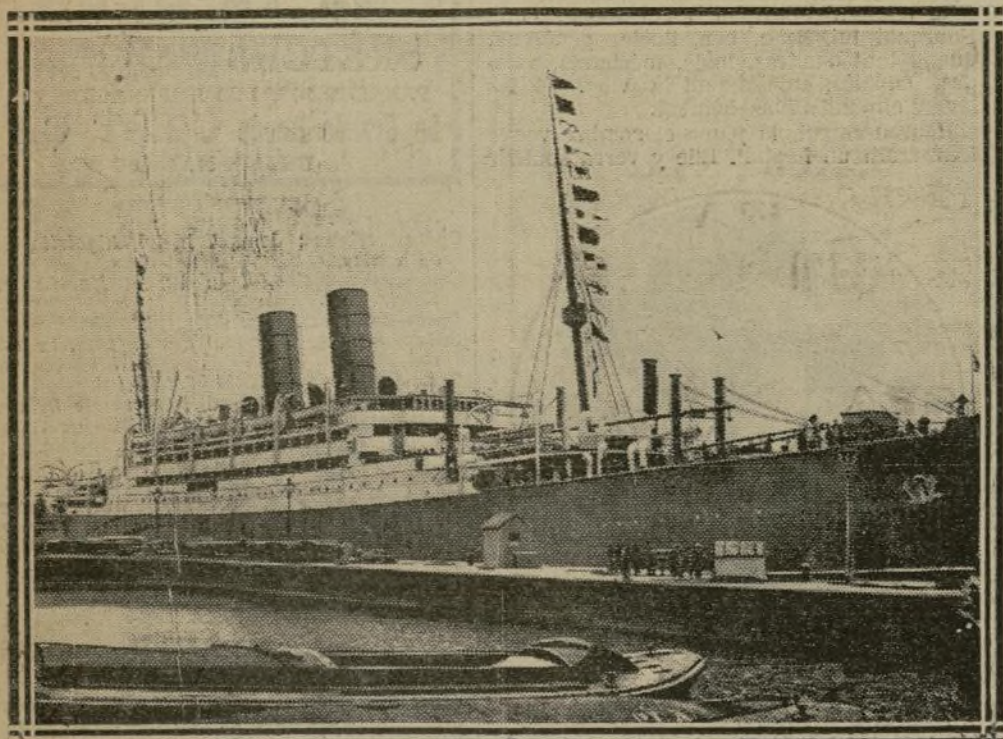
LES 7 SPADES
Chanteurs
Danseurs
Instrumentistes
Américains présentés par MITCHELL
L'AFFAIRE DE L'AMERICAN BAR
avec Marfa DHERVILLE et NORMAND
SPECTACLE UNIQUE
Fautouils
1, 2 et 3 francs.

Chez **MERCIER FRÈRES**
TOUJOURS
100, faubourg Saint-Antoine, PARIS
les plus élégants mobiliers

EXCELSIOR

Chez **MERCIER FRÈRES**
TOUJOURS
100, faubourg Saint-Antoine, PARIS
les plus élégants mobiliers

L'ANDANIA TORPILLÉ SUR LA CÔTE DE L'ULSTER



ON ESPERE SAUVER LE VAPEUR ANGLAIS

Le vapeur anglais "Andania", de la Cunard Line, a été torpillé par un sous-marin sur la côte de l'Ulster. Deux bébés se trouvaient à bord. Il n'a pas coulé. Aussi, travaille-t-on activement à le renflouer.

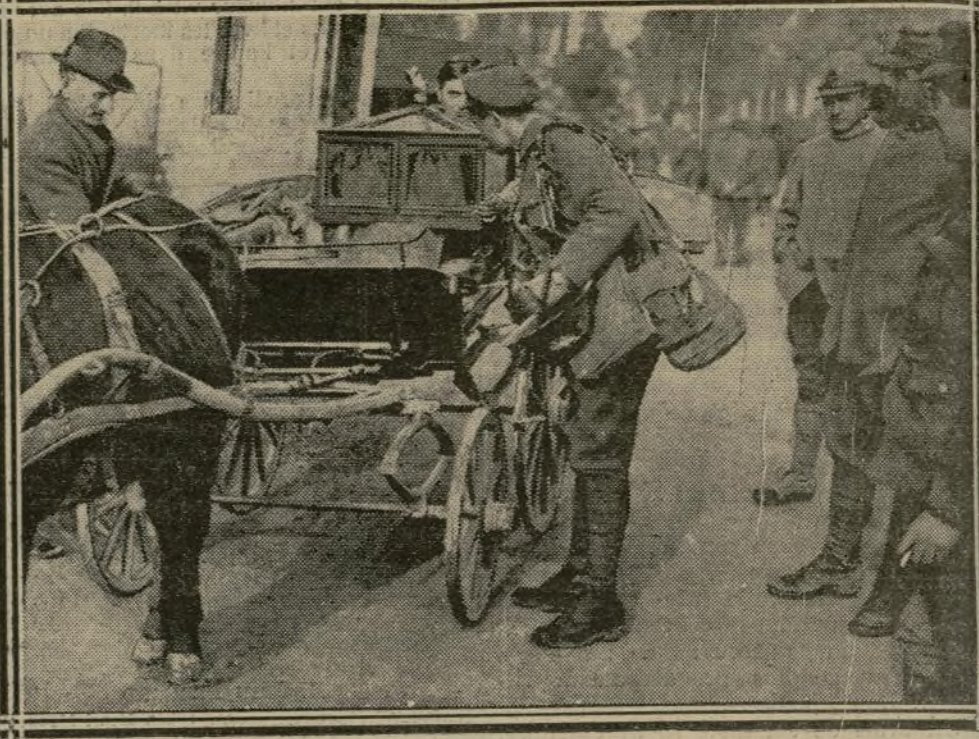
UNE HÉROÏNE SERBE



LE SERGENT FLORA SANDES

Flora Sandes a combattu dans les rangs de l'armée serbe. Elle gagna, les galons de sergent et la croix.

QUEL EST LE MYSTÈRE QUE CONTEMPLÉ CE TOMMY ?



C'EST LE CARROSSE FERMÉ D'UN BÉBÉ ITALIEN

Sur une route italienne, à travers les rideaux tendus sur une boîte de verre, ce joli spectacle : un bébé que l'on vient de baptiser. L'équipage et le coup d'œil sont bien faits pour surprendre Tommy.

PETITES ANNONCES

Réception des ordres au guichet et par correspondance
11, boulevard des Italiens (2^e)
Entrée particulière
Tél. : Central 80-88. Adresse télégr. : Hugmin-Paris.

La ligne se compose de 36 lettres ou signes

TARIF

Demandes d'emploi — Gens de Maison.	4 fr. la ligne de 36 lettres ou signes
Offres d'emplois — Leçons — Locations — Pensions de Famille — Appartements meublés — Fleurs et Plantes — Chevaux — Voitures et Harnais.	1,50 la ligne de 36 lettres ou signes
Alimentation — Occasions — Fonds de Commerce — Ventes de Propriétés — Cabinets d'Affaires.	2 fr. la ligne de 36 lettres ou signes
Capitales — Hygiène — Cours et Institutions — Chiens — Divers et toutes autres rubriques non spécifiées.	2,50 la ligne de 36 lettres ou signes

AVIS IMPORTANT

1° En aucun cas, "EXCELSIOR" ne se charge de recevoir ni de réexpédier la correspondance des Petites Annonces.

2° Nous n'acceptons aucun texte de "Petite Annonce" qui n'aura pas été soumis préalablement au visa du commissaire de police.

A Paris, du quartier de l'auteur de l'annonce.

Dans les départements, au visa du commissaire de police de la localité ou, s'il n'y en a pas, au visa du commissaire spécial désigné par le préfet.

N. B. — Une simple légalisation de signature ou le visa du maire ne suffit pas. Cette réglementation est imposée à la presse par mesure de sûreté nationale.

Sans indication particulière pour la date d'une insertion isolée, nous insérons le mercredi suivant la réception de l'ordre. En nous adressant une commande pour plusieurs insertions, si elles ne doivent pas être consécutives, nous précisons les semaines choisies.

DEMANDES D'EMPLOI 1 fr. la ligne. Comptable expert, tous travaux comptabilité, fait mises à jour, vérifie bilans, organise, etc. Ed. Mayaud, 2, rue des Bains, Paris.

Jeune fem. dem. pl. fem. d. ch. ou b. t. f. deux maîtres, cert. soustrait, 26, rue Rivay, Levallois.

TISANE BONNARD

0,90 la Boîte. Toutes Pharmacies.

LE TRAVAIL CHEZ SOI. Nouveau Manuel des Travaux manuels et d'agrément et des moyens d'en tirer plaisir. Bien-être et profit. Un N° spécimen, 44 pages illustrées. 12,000 lignes d'idées pratiques et L'ART D'EN TIRER PARTI. QUIGNON, éditeur, 16, rue Alph.-Daudet, Paris (14).

LA SEMAINE DE SUZETTE
Journal des Petites Filles
commence une nouvelle année en publiant
Bécassine mobilisée
Le NUMÉRO : QUINZE CENTIMES
Abonnement : France, Algérie, Belgique, 8^{fr} d'un an
32 numéros. Autres pays : 10^{fr}
Pour abonnement ou numéro spécimen, écrire à la Librairie H. GAUTHIER, 65, Quai des Grands-Augustins, PARIS

OFFRES D'EMPLOI 1 fr. 50 la ligne. On demande représentants vins de Bordeaux. Gaudin et Cie, Bordeaux.

On demande deux conducteurs de camions automobiles. S'adresser à la Papeterie de la Seine, avenue de la République, à Nanterre.

On demande au Kinographe élèves opérateurs p. cinémas, 31, rue Saint-Antoine, 2 à 3 h., 1^{er} étage.

Pour créer chez soi affaires par correspondance. Ecrire : Service 3, à E. Gabriel, Evreux (Eure).

On dem. jne homme 15 ans pour apprendre coupe chemiserie, gag. de suite. 33, Bd Haussmann, Paris.

Pour les Offres et Demandes de situations et d'emplois, s'adresser au Service de Placement de la Fédération Nationale d'Assistance aux Muillés, 63, avenue des Champs-Élysées.

SUCCESSIONS, TESTAMENTS 2 fr. 50 la ligne. Avocat spécialiste, 4, square Maubourg, Paris.

LEÇONS 1 fr. 50 la ligne. LEÇONS DE PIANO. — Mlle S. Faure (élève de P. de Rome). — Ecrire 5, rue André-Gill, Paris.

LEÇONS DE DICTION. — M. Victor-Massé. — Paul Gravollet, de la Comédie-Française.

BRIDGE, leçons particulières et collectives. Professeur Lowell, 16, rue Lord-Byron (8^e), reçoit dimanche, mercredi et vendredi, 3 à 5 heures.

Anglais par Française diplômée ayant vécu 3 ans en Angleterre. Leçons domicile, 4 francs. Ecrire : Mlle Guillaud, 294 bis, rue Lafayette (10^e).

COURS, INSTITUTIONS 2 fr. 50 la ligne. LEÇONS PRATIQUES DE STENO, Dactylo, Comptabilité, Commerce, Langues, etc. Leçons sur place, le jour ou la nuit et par correspondance. Ecole PIGIER, 53, r. de Rivoli, Bd Poissonnière, 19, et r. de Rennes, 147.

POUR DEVENIR PARFAIT PIANISTE. — COURS SINAT DE PIANO par correspondance. Suppl. l'étude mécan. la rempl. pr un travail intellect. qui économ. 2^e ann. d'études, enseigne en q. leçons plus que des années d'études. COURSES SINAT D'HARMONIE, explique tout, fait tout comprendre. Prépa. au prof. Violon, Violoncelle, chant, solf. Demander l'int. programme, gratuit et éco. L.-R. SINAT, 6, carref. Odéon, Paris.

APPARTEMENTS MEUBLES 1 fr. 50 la ligne. Cherchez-vous un appartement meublé ? Louez-en un non meublé et choisissez les meubles à votre goût à la M^{me} Janiaud jeune, 61, rue Rochecourt, qui en fera l'installation complète en location tout, sans le linge et l'argenterie.

PENSIONS DE FAMILLE 1 fr. 50 la ligne. Dans belle PROPRIÉTÉ. — CÔTE D'AZUR, retraités et rentiers peuvent y aller en famille (pension ou viager). — EDOUARD LECOCQ, rue des Pins (Alpes-Maritimes).

HOTELS HOTEL CRILLON, place de la Concorde.

HOTEL MIRABEAU, 8, rue de la Paix (Opéra). Restaurant très recherché.

HOTEL ROBLIN, 6, rue Chauveau-Lagarde (Madeleine). — Ouvert en 1918.

LOCATIONS 1 fr. 50 la ligne. On offre à louer, belle villa 10 pièces, grand jardin, villa Nameless, route de Bordeaux, Pau (B.-P.).

! BRIQUETTES ! les RAYONNANTES sont faites ch. v. à forfait avec tous v. poussoirs de charbon min. 4 ton. Entreprise Decauville, 33, Bd Saussaye, Neuilly.

PIERRES A BRIQUET SAVON "Le Pliant" Pour Prix et Conditions écrire SAVONNERIE PROVENÇALE — MARSEILLE, St-JUST. Nota. — La Maison n'expédie que contre remboursement.

L'HIVER Le plus puissant médicament. Goût excellent. Bonne Digestion. — C'est la MORUBILINE en Gouttes concentrées et filtrées. Convalescents, Anémiques, Toux, Bronchites, Tuberculeux, etc. 1/2 flacon 3^{fr}. Flacon 6^{fr} franc poste. Notice gratis. PHARMACIE DU PRINTEMPS, 3, r. Joubert, Paris et toutes Pharmacies.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT. Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Sous-location très avantageuse. Grand appartement moderne, 2 salons, 6 chambres, 2 salles de bain, téléphone. — Grande Galerie, 12, quai de Passy.

Boutique et log., 200 m. gare St-Lazare, libre de suite, à louer, 13, galerie Cherbourg, Paris (8^e).

A louer pour éd. hôtel ou appartements meublés grand immeuble moderne en construction, très bien situé, angle deux rues. Sept étages. S'adresser Papault, 15, rue Saint-Romain, Paris.

VENTE et ACHAT DE PROPRIÉTÉS 2 fr. la ligne. Emplois, commerces, industries, propriétés, autos. Envoi gratis. "Journal d'Annonces", Nantes.

FLEURS et PLANTES 1 fr. 50 la ligne. Envoi direct, à jour fixe, de fleurs à v. choix, réputées. Ed. Lecocq, propr. Juan-les-Pins (A.-M.).

ALIMENTATION 2 fr. la ligne. Lait condensé, saindoux, riz, figues, savon, prix les plus bas. Roland, 9, rue du Trésor, Paris.

Postaux 10 kilos : domicile cont. mandat 40 francs. 4 kg. Chicorée Cambrésienne, la meilleure de toutes ; 3 kg. Gruau d'avoine en flocons pour potages, etc., revenant à 0,30 le potage ; 1 kg. Bonifant, économisant 30 % de café ; 100 Bouteilles concentrées 1^{re} marque. — Adresser commandes et mandats : USINE CHICORÉE DU "CHIEN VERT", 11, impasse du Moulin-Joly, Paris (XIV^e). — Gros, demi-gros, bon détail.

Huile d'olive gr. pure, emb. cais, bois, colis 10 kg. 1^{er} brut 41 fr. 2^e r. Savon à l'huile d'olive, col. 10 kg. brut 37 fr. Charles Levy, fabricant, Sousse (Tunisie).

Huile d'olive surfine garantie pure, par colis postaux 10 kg. bruts 41 francs franco gare. — S'adresser Albert Sultan, 2, rue d'Alger, Tunis.

Figues sèches garanties 1^{re} choix, marque réputée "Ma Main", franco postaux 5 kilos 10 francs, 10 kilos 19 fr. Contre remboursement 1 franc en plus par colis. — Edouard Manin, Alger.

Harengs saurs. Filets de harengs saurs. Harengs, Dem. cours. — G. Dubois, saisons, Le Havre.

Riz, légumes secs, café, chicorée. — Brocheton, 67, rue de Rivoli.

OCCASIONS 2 fr. la ligne. Désire acheter voiture P.L. 10 HP Torpédo 4 places récente, 6, avenue Courtil, Joinville.

A vendre 27 doubles portes capitonnées avec leurs ferrures, en très bon état. — Ecrire M. Segond, 20, rue d'Enghien, Paris.

A vendre 120 feuilles de verre cathédrale de 27x27 cm, épaisseur 4 mm. Urgent. — Ecrire à M. Segond, 20, rue d'Enghien.

12 belles suspensions électriques en cuivre, forme 1^{re} de vasques, avec chaînes assorties, à vendre. Ecrire à M. Segond, 20, rue d'Enghien.

DRAP D'ELBEUF au détail. — Bottier, Elbeuf.

A vendre chambre Louis XV superbe. Docteur Gilleul, 16, avenue de l'Alma.

On achèterait un piano droit ou à queue. Faire offre à Mme G. Coult, 30, avenue Duquesne, Paris.

A vendre 2 tableaux anciens grands maîtres. Villa Nameless, route de Bordeaux, Pau (Bass.-Pyr.).

Chats dechets, or, gram. 270 ; platine, 17 fr. v. argent 13 c., bijoux, pierres fines, prix fort. Envoyer ou écr. : ROUGEAU, 206, Bd Pereire, Paris.

LIVRES. Achat 1^{re} genres. Bibliothèque, diète Larousse. Etc. Valmaxima. Bouquet C^o, pass. Verdou, Paris.

ACHETE GLACES et VERRES d'occas. Ec. M. Chevaux, 14, Miroiterie, 23, r. Mercœur, Paris (11^e).

Jachète pianos, même en mauvais état. Ecrire G. Vassier, 164, avenue de Versailles, Paris. — Pressé.

STEREOSCOPIE. Vente, achat appareils stéréos, négatifs et occasions, tous accessoires, plaques. Achat clichés guerre. Salon exposition : 497, Faubourg-Saint-Martin, Paris. — Mme Assélat.

A vend. : Console L. XVI platinier ange-flambeaux élect. bois core, vitrine à susp. seltette, goul. supports, etc., g. ancien, 67, rue Carnot, Levallois.

On achèterait d'occasion armoire, de préférence armoire anglaise teintée acajou. Ecr. détails : René Castelneaux, 29, boulevard des Italiens.

ETABLISSEMENT D'ELEVAGE MARETTE, ouvert tous les jours, à 7 minutes du Métro Vincennes, 131, Bd Hôtel-Ville, Montreuil (S.), téléphone 223. Centaine chiens policiers des races ; chiens guerre et fox ratiers. Chiens luxe nains ; prix avantageux. Expédition tous pays. Garanties. English spoken.

Jolis loulous pails, griffons belg. 15 fr. M^{me} Lamy, 41 bis, r. Voite, Paris (face stat. métro Vincennes).

FONDS DE COMMERCE 2 fr. la ligne. Par adjudication volontaire à Noirmette (Deux-Sèvres), le dimanche 3 mars, à 1 heure. — Par le ministère de M^{re} Saunier, notaire à Noirmette (Deux-Sèvres). Immeubles pour commerce ou industrie comprenant maison d'habitation, dépendance, vastes magasins, appartenant à 1 hectare terre et quai de raccourcissement grande ligne Paris-Les Sables, à 10 kilomètres de Bressuire. Entrée en jouissance immédiate. L'on peut visiter des mains. — S'adresser à M^{re} Saunier, dépositaire du cahier des charges.

AUTOMOBILES 2 fr. 50 la ligne. 20 Autos de particuliers toutes marques, 15, av. de la Révèle, Neuilly (Seine). Téléph. Wagram 09-53.

20 Autos luxe et gros camions à vendre ou louer. Achat cpt. 4 rue Raspail, Levallois (tel. 585-25).

A vend. 3 autos, 2 châssis 1914 ; 10, Bd de Courcelles.

Greenlandais 10 mois, 325 fr. ; dressé 3 m., 75 fr. Chienne saillie, 325 fr. Frère, 44, r. Trévise, Paris.

SOINS HYGIÉNIQUES Les remarquables qualités désodorisantes et antiseptiques qui ont valu au Coaltar Saponiné Le Beuf son admission dans les Hôpitaux de Paris, en font, en outre, un produit de choix pour la Toiletté des Dames. Se méfier des imitations que son succès a fait naître. DANS LES PHARMACIES

FORCES INCONNUES Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 62, Bd St-Marc, Paris son livre N° 37. GRATIS.

CRÈME KIRIA POUR LA BEAUTÉ DU VISAGE Hygiénique, antisept. à base boric. ne rancit jam. ; légère, ne graisse pas, évite la pousse des duv. prév. les rides et tient admirablement la poudre. Parfum d'une finesse incompréhensible. Prix : Pots à 1 fr. 25, 1 fr. 75, 2 fr. 50 et 3 fr. 50 ; par mandat-poste, 0 fr. 30 en plus. DEMONT, parf.-chim., 7, rue de la Michodière, Paris.

LES RELIURES D'"EXCELSIOR" Pour conserver les numéros (grand format) et en assurer le classement au fur et à mesure de leur apparition : Beau cartonnage avec rubans, titre doré, pouvant contenir une collection de trois mois : à nos bureaux : 5,50 Par colis postal : 6,50 Notre reliure électrique, pour trois mois, fers spectraux, titre doré : à nos bureaux : 7,25 Par colis postal : 8,50 Nous pouvons encore livrer des cartonnages et des reliures électriques pour conserver une collection de deux mois des exemplaires du petit format d'"Excelsior" parus jusqu'au 15 février, aux prix suivants : 3 fr. 25 à nos bureaux et 3 fr. 80 par la poste, recommandée pour les cartonnages, ou de 5 fr. 50 et 6 fr. 50 pour les reliures électriques.

SAUVÉZ VOS CHEVEUX Par le PÉTROLE HAHN

En Vente dans le Monde Entier. F. VIBERT, Fabricant, LYON

Ayuntamiento de Madrid